

# La lettre du **Chemin des Dames**

Revue éditée par le Département de l'Aisne / automne 2011

23



**L'album  
du capitaine Barthold**



**Jean de La Ville de Mirmont  
Le dernier voyage du poète**

- 3** actualité  
Craonne,  
pages 14-18
- 4** Le dernier moine  
de Vallis Clara
- 5-8** l'histoire  
Poète dans la  
guerre, Jean de  
La Ville de Mirmont
- 9-19** portfolio  
Hauptmann  
Barthold
- 20-21** mémoire  
La dernière  
course  
de Frank Henry
- 22-25** recherche  
Gaston Julia  
mathématicien  
à Hurtebise,
- 26-28** page d'archives  
Entre deux rives,  
le front  
des pontonniers
- 29-30** sépultures  
Quelques  
messages  
aux disparus
- 31** livres
- 32** agenda

# Le 152<sup>e</sup> RI à la Caverne du Dragon



La section « Grotte du Dragon » du 152<sup>e</sup> RI à la Caverne du Dragon. Caverne du Dragon/Département de l'Aisne

Le 22 juillet dernier une section du 152<sup>e</sup> régiment d'infanterie de Colmar a effectué une visite à la Caverne du Dragon. Les militaires ont découvert des lieux que leurs aînés du 152<sup>e</sup> avaient repris aux Allemands, le 25 juin 1917, avec le concours du 334<sup>e</sup> RI. Cette section du 152<sup>e</sup> RI formée de jeunes, incorporés au mois de mars 2011, a pris le nom de « **Grotte du Dragon** » en souvenir de l'engagement du régiment dans ces combats du secteur d'Hurtebise, à l'été 1917. Les jeunes militaires ont approfondi leur connaissance de l'histoire de la Première Guerre mondiale et découvert pour la plupart d'entre-eux le Chemin des Dames.

**Un lieutenant tué en Afghanistan** -  
Le dimanche 14 août,

l'Agence France Presse annonçait le décès d'un officier du 152<sup>e</sup> régiment d'infanterie en Afghanistan, à Kapisa, dans le nord-est du pays. Le lieutenant Camille Levrel, 36 ans, commandait une section intervenant en appui de l'armée nationale afghane, lorsqu'il a été touché par le tir isolé d'un insurgé, vraisemblablement un sniper. Soutenus par des militaires français, une centaine de militaires afghans conduisaient à ce moment-là une opération de fouille à proximité d'un village. Père de trois enfants, Camille Levrel est le 74<sup>e</sup> soldat français mort en Afghanistan et le premier de son régiment, qu'il avait intégré en 2009.

## Sur les traces d'un grand-père

Le 12 octobre 1914, Raoul Rangheard, du 4<sup>e</sup> régiment de zouaves était tué à la ferme de la Creute. Un de ses camarades confia à sa veuve que son mari avait été enterré à l'intérieur même de la grotte. De fait, la sépulture de Raoul Rangheard n'est pas au cimetière de Cerny-en-Laonnois où sont inhumés d'autres combattants du 4<sup>e</sup> zouaves. Par ailleurs, différentes sources mentionnent la présence de plusieurs tombes de soldats dans la caverne.

Le 3 septembre dernier, les petites-filles de Raoul Rangheard, dont Martine Galvin qui effectue des recherches en s'appuyant notamment sur les lettres qu'elle possède de sa grand-mère qui a cherché à retrouver le corps de son mari après la guerre, sont venues en visite à la Caverne du Dragon. Elles ont pu se recueillir au-dessus de l'emplacement où repose probablement le corps de leur grand-père.

Les petites-filles de Raoul Rangheard (4<sup>e</sup> zouaves) et un proche au Chemin des Dames le 3 septembre dernier.  
Yves Fohlen/Département de l'Aisne



# Craonne, pages 14-18

La 9<sup>e</sup> journée du livre 14-18 aura lieu le dimanche 13 novembre à Craonne, elle est organisée conjointement par l'association La Cagna et la commune, avec le soutien du Collectif de recherche international et de débat sur la guerre de 1914-1918 (CRID 14-18).

## PROGRAMME

### Matinée

- 10 h : ouverture de la journée du livre de Craonne par Noël Genteur.

#### AUTOUR DE LA MORT

- 10 h 15 : **Guy Flucher**, archéologue à l'INRAP (Soissons) présente *Le Chemin des Dames - Du champ d'honneur... au champ des morts, une étude détaillée des pratiques funéraires pendant la Grande Guerre*. Ysec Editions, 2011.

- 11 h : **Pierre Schoenjes**, professeur à l'Université de Gand (Belgique) présente *J'ai tué, violence guerrière et fiction, ou l'acte de tuer l'ennemi dans la littérature et au cinéma*. DROZ Editions, Genève, 2010.

- 11 h 30 : *Les aventures de Célestin Louise, flic et soldat*. **Thierry Bourcy**, romancier scénariste évoque son personnage et le 5<sup>e</sup> volet de sa série *Le gendarme scalpé*. Folio policier, Gallimard, 2010.

### Après-midi

#### L'ACTUALITÉ DU LIVRE 14-18

- 14 h : *Du deuil à la mémoire. les monuments aux morts de la Corse (guerre 1914-1918)*, **Jean-Paul Pellegrinetti**, professeur d'histoire à l'Université de Nice, CRID 14-18, Ed. Albiana, 2011.

- 14 h 30 : *Identités troublées 1914-1918, les appartenances sociales et nationales à l'épreuve de la guerre*. Actes du colloque 2010 organisé par le CRID 14-18 présentés par **Rémy Cazals**, Université de Toulouse Le Mirail et **André Loez**, enseignant, CRID 14-18.

**Philippe Salson** et **Stéphane Bedhome**, jeunes historiens-chercheurs soulignent les travaux sur le département : les effets de l'occupation militaire, la question des sinistrés.

#### DE NOUVEAUX TÉMOIGNAGES SUR 14-18...

- 15 h 30 : *Alfred Dreyfus, officier en 14-18, Souvenirs, lettres et carnet de guerre*, présenté par Georges Joumas, docteur en histoire contemporaine, Corsaire Ed. 2011\*.

- 16 h : *Joseph Proudhon Journal d'un soldat 1914-1918*. Témoignage présenté par **Eunice** et **Michel Vouillot**, petit-fils du soldat mobilisé pendant 4 ans, L'Harmattan, 2010.

- 16 h 30 : *Le carnet de Gaston Mourlot*, **Jean-François Jagielski**, **Alexandre Lafon**, **Marie Llosa**, **Philippe Olivera**, **Yann Prouillet**, CRID 14-18. Témoignage d'un artisan-ouvrier : carnets, lettres, photographies, dessins et herbier. Ed. Edhisto, 2011.

- 17 h : *Capitaine Allard, journal d'un gendarme 1914-1916* analysé par **Arlette Farge**, Ed. Bayard, 2010. *Un prêtre aux armées 14-18*, préfacé par Odon Abbal, Ysec Editions, 2011, proposé par **Frédéric Rousseau**, professeur à l'Université de Montpellier III, CRID 14-18.

Toute la journée signatures et dédicaces de livres sur 14-18 : livres d'histoire, romans, albums, BD... Sur place une large sélection d'ouvrages sur la Grande Guerre présentés par des libraires et bouquinistes.

**Contact** Journée du livre de Craonne :  
Mireille Rousseau - 06 75 79 38 92  
[journeedulivredecraonne@laposte.net](mailto:journeedulivredecraonne@laposte.net)

\*Les pages du carnet de guerre d'Alfred Dreyfus relatives à l'offensive du Chemin des Dames ont été présentées dans la *Lettre du Chemin des Dames* n°17, en 2009, sous la plume de Georges Joumas.

#### VENDREDI 11 NOVEMBRE

11 heures : rendez-vous au **monument aux morts de Craonne**;  
15 heures : rendez-vous au **monument des Basques à Craonnelle**.

#### SAMEDI 12 NOVEMBRE

Dans la journée, **marche** « dans les pas des hommes qui refusent la guerre », proposée par l'Association chemins de mémoire sociale. RDV place de la mairie à Craonne à partir de 9 heures.

20 heures : mairie de Craonne, **musique et chants basques** avec le groupe vocal et instrumental les Labourdins.

Rens. 06 85 81 04 96.

## Le Crapouillot pour 2012

Le monument des Crapouillots devrait être réinstallé à Laffaux courant 2012, apprend-on auprès du Souvenir Français. Avec ses 193 tonnes, le Crapouillot, qui rappelle le tribut payé au cours de la Grande Guerre par les servants de cette arme d'artillerie de tranchées, nécessite des fondations à 12 mètres de profondeur. Foudroyée en 2007, l'œuvre a fait l'objet d'une restauration complète, elle pourra être de nouveau élevée à l'ouest du Chemin des Dames quand la plateforme conçue pour la recevoir aura été achevée.

## L'histoire du Pays de Laon balisée

Le Pays de Laon compte un riche patrimoine bâti et naturel : églises gothiques, romanes et art-déco, sites de mémoire de la Première Guerre mondiale, vendangeoirs, parcs et jardins, creutes, Cité médiévale de Laon avec plus de 80 monuments classés... Afin de mettre en valeur ce patrimoine et de le rendre plus accessible, les cinq communautés de communes du Pays du Grand Laonnois ont créé deux circuits dont l'un, « La Route touristique », relie 10 villages du sud Laonnois : Mons-en-Laonnois, Bourguignon-sous-Montbavin, Royaucourt-et-Chailvet, Nouvion-le-Vineux, Presles-et-Thierry, Monthenault, Paissy, Martigny-Courpierre, Bruyères-et-Montbérault, Vorges. Cette route est matérialisée par la présence de panneaux d'interprétation de qualité et une signalétique directionnelle. Elle invite les visiteurs à se laisser conter l'histoire du Pays de Laon. Certaines haltes font évidemment référence à la Première Guerre mondiale. L'autre circuit est une promenade dans la Cité médiévale de Laon. Ce projet a été porté par l'Office de tourisme du Pays de Laon, il est cofinancé par les communautés de communes du Pays de Laon et la région Picardie. L'enjeu est de faciliter la circulation et la compréhension du territoire entre Laon, le Center Parcs et le Chemin des Dames.

#### En couverture :

- *Compagnie cycliste à Aiselles (Aizelles)*, album du Hauptmann Barthold. Collection Herman Plote.  
- *Moussy-Verneuil en septembre 2011*.  
Photo Damien Becquart/Département de l'Aisne.

# Gardien, jardinier, archéologue en chef, héraut et dernier moine de Vallis Clara

À l'initiative de l'Association des Amis de Vauclair *Vallis Clara*, le film d'Amalia Escriva sur le père René Courtois et l'abbaye de Vauclair, est édité en DVD.

En 1995, France 3, la RTBF et la Télévision du Luxembourg diffusaient *Vallis Clara*, un documentaire consacré à la relation intime, quasi charnelle entre Vauclair et le père René Courtois [1924-2005], qui avait fait des ruines de l'ancienne abbaye cistercienne son ermitage. Rarement un lieu patrimonial et la quête humaine et spirituelle d'un homme ont atteint un tel rapport d'identité ; ce que montre le film de la réalisatrice Amalia Escriva produit par l'Axonais Michel Debeusscher et co-produit par la télévision belge francophone. Au point que l'on attribue parfois la "renaissance" contemporaine du site à l'action exclusive de ce jésuite belge qui fut tout à la fois archéologue, poète, homme de foi, humaniste ; être contemplatif et homme d'action. Mais la réalité est plus complexe que ses représentations et, si René Courtois eût un rôle prépondérant dans ce "réveil" de Vauclair dont les derniers bâtiments avaient été arasés par la Grande Guerre, il n'en fut ni le premier acteur ni l'exclusive cheville ouvrière. Il s'agit bien d'une aventure collective<sup>1</sup>.

« Le Père René Courtois est arrivé un matin de givre et de glace pendant l'hiver 1966 (...) [III] n'a plus jamais quitté l'Abbaye de Vauclair où il vit en contrebas du Chemin des Dames depuis presque 30 ans. C'est là que je l'ai rencontré ». L'homme dont Amalia Escriva fait la connaissance sait mieux qu'aucun autre faire parler les pierres de ce qui constitue sa demeure. À la façon du poète ou à la manière de l'historien, en vers ou en prose, le père Courtois contribua à la renaissance des lieux en les projetant dans un espace public d'où ils avaient fini par disparaître. Il faut rappeler dans l'entre-deux-guerres, les ruines progressivement enfouies sous la végétation et les nombreuses pierres

enlevées, réemployées sous les chaussées du pays dont elles ont permis de refaire les soubassements. La fin des années 1960 et plus encore les années 1970 et 1980 furent celles d'un lieu retrouvé d'abord, réaménagé ensuite et placé enfin au centre d'un projet culturel et touristique. De cette abbaye réduite à une clairière hérissée de pierres mutilées, le Père Courtois était alors le guide, le gardien, l'archéologue en chef, le porte-parole, le jardinier et d'une certaine façon le dernier moine. Libre moine. Amalia Escriva rencontre un être qui « [l']aimante » : botaniste, intellectuel polyglotte et fraternel, croyant et poète qu'un amour de la forêt et de la nature, né dans les territoires de l'enfance, aurait rendu panthéiste, s'il n'avait été irrémédiablement chrétien. Elle songe à son grand-père maternel combattant au Chemin des Dames en suivant à la trace le bonhomme Courtois, chapka vissée sur le crâne, engoncé dans son anorak foulant la neige vierge dans la clairière de Vauclair, ou arpentant le plateau de Craonne nimbé d'un épais brouillard. Dans son film, on entend le souffle du vent, les pépiements d'oiseaux, le croassement des corneilles, le bruissement des feuilles, les chants grégoriens, la chanson de Craonne par Mouloudji, les conversations au bistrot de Festieux, Péguy, Aragon, Rilke, Char et des confidences dans le clair-obscur d'une cabane. On effleure la matière, l'écorce, la pierre, l'eau, une terre grasse, le givre, l'herbe humide, le grain de la peau d'un homme simple et imparfait. On voit en bas Vauclair retranchée au milieu d'une armée d'arbres, le Chemin des Dames en haut, l'hiver rugueux, mouillé et gris plus souvent que le retour du printemps et le bleu du ciel.

Portrait sensible, sans bavardage, posé, d'un ermite qui réalise à Vauclair un rêve d'enfant. René Courtois y confesse sa foi, son espé-

rance, se laisse approcher dans son intimité et glisse qu'il se verrait bien, à la fin, reposer à Vauclair. L'homme s'est fondu dans le paysage qu'il habite depuis 30 ans, partage la vie de ses habitants - parmi lesquels il ne compte pas que des amis - et s'identifie à son histoire.

Derrière l'omniprésence de la plume, du papier, des mots et des auteurs avec lesquels jongle le jésuite, par-delà l'enclos de l'abbaye que veille l'archéologue, il y a toujours un regard, sur le Chemin des Dames, si proche : « A chaque mètre un homme



Le père René Courtois en 2002. F.-X. Dessirier/Département de l'Aisne.

est mort, ce n'est pas une image (...) Une balle, une mitraille, ça n'atteint qu'une vie singulière, c'est à dire à chaque fois un être unique - il n'y en avait pas un pareil - qui a eu son destin humain, qu'un homme et une femme ont mis au monde, qui a grandi, qui a été aimé. Et c'est ça les tragédies de la guerre, quand on veut la voir à l'échelle humaine », dit le père Courtois.

Damien BECQUART

1 - Lettre du Chemin des Dames n° 17, 2009.

**DVD disponible dans les librairies de l'Aisne, prochainement à la Caverne du Dragon, à l'abbaye de Vauclair le week-end, ou sur commande auprès de la société Alpha Com' : (03 23 23 49 77).**

# La guerre d'un poète Jean de La Ville de Mirmont au Chemin des Dames

## -Octobre, novembre 1914-

« *Je me suis embarqué sur un vaisseau qui danse...* »

Après Gabriel Fauré qui les avait déjà mis en musique, Julien Clerc chante aujourd'hui les vers de Jean de La Ville de Mirmont et son Horizon chimérique.

Une formidable postérité pour un poète  
inconnu ou presque avant la guerre,  
mort à l'âge de 28 ans au  
Chemin des Dames.

« *29 septembre. Départ à 6 heures. Marche de 4 heures. Arrivons à Cuiry [les Chaudardes]. Plaine entre collines. Nous installons par sections auprès de petites tranchées. Repérés par artillerie allemande. Recevons obus. Nous dissimulons. Assistons à exécution capitale d'un soldat qui a lâché pied<sup>1</sup>. Spectacle pénible. Cantonnons le soir, entassés dans une grange.* » Comme des milliers et des milliers de mobilisés, Jean de La Ville de Mirmont, sergent au 57<sup>e</sup> régiment d'infanterie, tient un carnet de route. Quelques notes écrites au jour le jour, dans un style télégraphique, sans littérature. Pourtant ce fils de la bourgeoisie bordelaise (avec un père universitaire traducteur des auteurs latins) écrit des poèmes depuis l'âge de seize ans et il a publié quelques mois plus tôt un premier roman.

Un spectateur ? Comme d'autres, Jean n'a commencé son carnet que le jour du départ pour le front, le 26 septembre 1914, lorsqu'il a quitté la caserne de Libourne (Gironde). Une mobilisation tardive pour cet homme de 28 ans. Ce n'est pas que Jean de La Ville de Mirmont ait cherché à gagner du temps. Bien au contraire. La guerre n'est pas encore déclarée qu'il s'y voit déjà. Dans une lettre à sa mère du 1<sup>er</sup> août 1914, il écrit : « *Je crois que ça y est. J'ai tout mon sang-froid mais je suis profondément ému et aussi, faut-il le dire, très intéressé. Un fait sans précédent dans l'histoire du monde, une guerre extraordinaire va, sans doute, mettre le feu à tout un continent. J'en serai un spectateur, j'en serai, j'espère aussi, un des acteurs résolus à servir dans la modestie de on rôle, et j'ai fait d'avance, en toute hypothèse, joyeusement, le sacrifice de ma vie.* » Mais le 18 août, une commission médicale l'avait réformé pour mauvaise santé.

A Paris, où il travaille comme rédacteur à la Préfecture de la Seine, il assiste à l'arrivée des réfugiés des départements du Nord et au départ des « *froussards* » alors que la ville se prépare à un siège. Il se désespère encore le 6 septembre dans une lettre à son père : « *Je com-*

1. Il s'agit de Pessina Paul du 144<sup>e</sup> R.I., condamné à mort par le conseil de guerre de la 35<sup>e</sup> division le 28 septembre pour abandon de poste répété (information communiquée par Denis Rolland).



Jean de La Ville au cours de son service militaire en 1906. D.R.

« *me tarde de faire preuve de courage civique et administratif. Il me tarde de montrer mon courage militaire et d'abandonner le grattoir pour le fusil* ». Le lendemain, nouveau passage devant une commission médicale qui l'autorise cette fois à s'engager pour la durée de la guerre. Il y a urgence à compléter les unités après les hécatombes des premières semaines. C'est ainsi que le 12 septembre, Jean s'était retrouvé à Libourne au 57<sup>e</sup>, le régiment où il avait fait son service militaire en 1906.

En fait, à peine commencé, le journal de guerre s'interrompt. Dès le 4 octobre, Jean y renonce... Pourtant il continue d'écrire, mais plus pour lui seul. Ses impressions, ses réflexions, ses difficultés et ses espoirs, il les fait partager à sa famille dans une vingtaine de lettres, dont quinze à sa mère. Des lettres d'un soldat au front où il est bien sûr question de colis, de lunettes de rechange (« *4 dioptries gauche, 5 dioptries droite* »), de vêtements chauds et de friandises. Un poète aussi peut être myope, avoir froid et aimer le chocolat. Mais il est surtout, comme le proclamait Rimbaud, « un voyant » : Jean est dans la guerre, mais aussi, ses lettres en témoignent, « au-dessus de la mêlée ». Il s'amuse à se décrire en « *poilu* », « *couvert de boue, mangeant indifféremment avec les doigts du sucre ou de la graisse de cochon, barbu comme un gorille* » (Lettre à sa mère, 26 octobre). Dans un petit mot

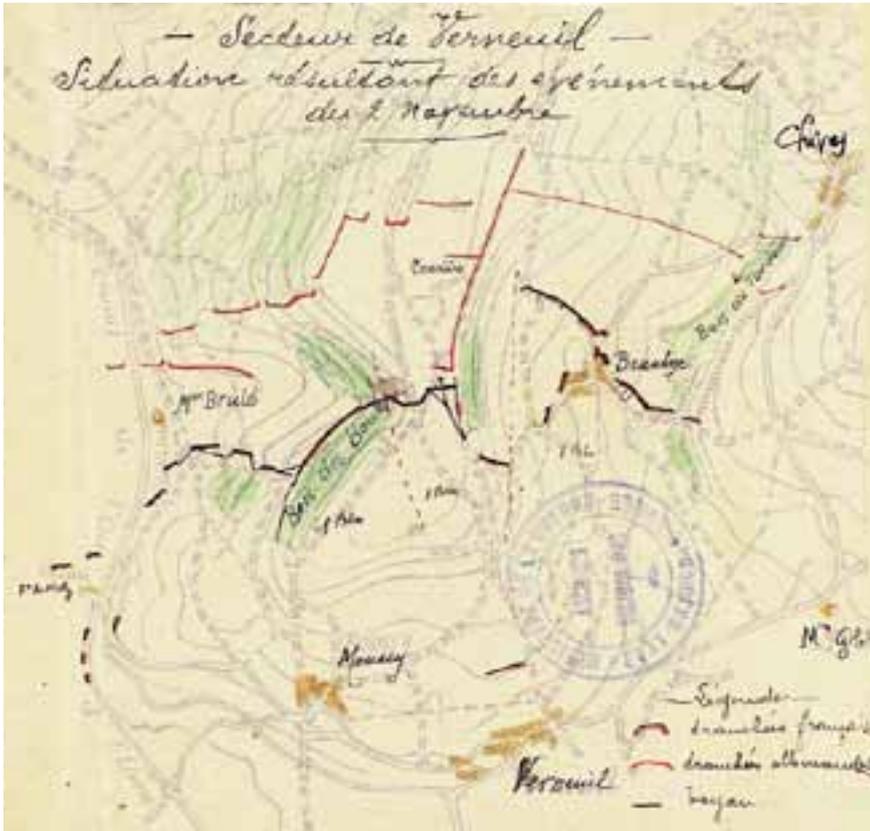
■ ■ ■ à sa nièce Paulette qu'il espère retrouver à Bordeaux, « grande et sage, après la guerre », il s'imagine, invalide, en oncle transformé en jouet humain: « S'il est cul-de-jatte à cette époque, il compte sur toi pour le traîner dans sa voiture avec une ficelle »... (Lettre pour Bébé, 28 octobre)

Guerre rêvée, guerre réelle. En fait, Jean avait rêvé de voir se lever d'autres soleils d'Austerlitz et d'assister à de nouvelles charges de Reichshofen. Mais en octobre 1914, c'est le brouillard du Chemin des Dames et déjà la guerre de position. « Bien que sur la ligne

est blessé pour une bonne partie. [...] Pour moi, je crois que j'ai fait mon devoir et que je me suis bien conduit sous la mitraille. » Le 8 novembre, il reçoit d'ailleurs une citation à l'ordre du régiment, citation qu'il envoie immédiatement à sa mère en ajoutant : « Garde-la pour le cas où je recevrais du fer dans la peau, afin de prouver plus tard à la jeune Paulette que si son parrain cultivait nonchalamment les muses dans ses loisirs administratifs, il savait aussi se conduire en bon La Ville sur les champs de bataille. » Plus que jamais, Jean espère être nommé au grade de sous-lieutenant, comme son capitaine le lui laisse espérer depuis le 9 octobre... Dans ses lettres, il continue à se désoler de « cette guerre lente et sans musique [...] triste et ennuyeuse à mourir, d'une platitude désespérante, jusqu'au moment où la grosse artillerie s'en mêle et alors cela devient infernal au vrai sens du mot, avec de la fumée, du feu et toutes sortes de hurlements. » (Lettre à sa mère, 10 novembre).

Il note les pertes avec un certain détachement : « J'ai vu des camarades coupés en morceaux à mes côtés par l'artillerie allemande. L'adjudant Marceron, que tu as rencontré à Libourne et qui a été autrefois l'élève de papa, est mort. » (Lettre à sa mère, 17 octobre) ou encore dans la même lettre : « Une immense plaine grise crevée de trous d'obus et jonchée de cadavres mutilés, français et allemands. Un grand Allemand, privé de tête, dominait de son ombre ma place dans la tranchée. Et l'odeur de tout cela ! Mes cauchemars d'enfant ne sont rien à côté. »

« On ne voit l'ennemi que sous forme de cadavres, de blessés ou de prisonniers. » (Lettre à sa mère, 26 octobre). « L'ennemi », Jean le désigne le plus souvent, souvenir des



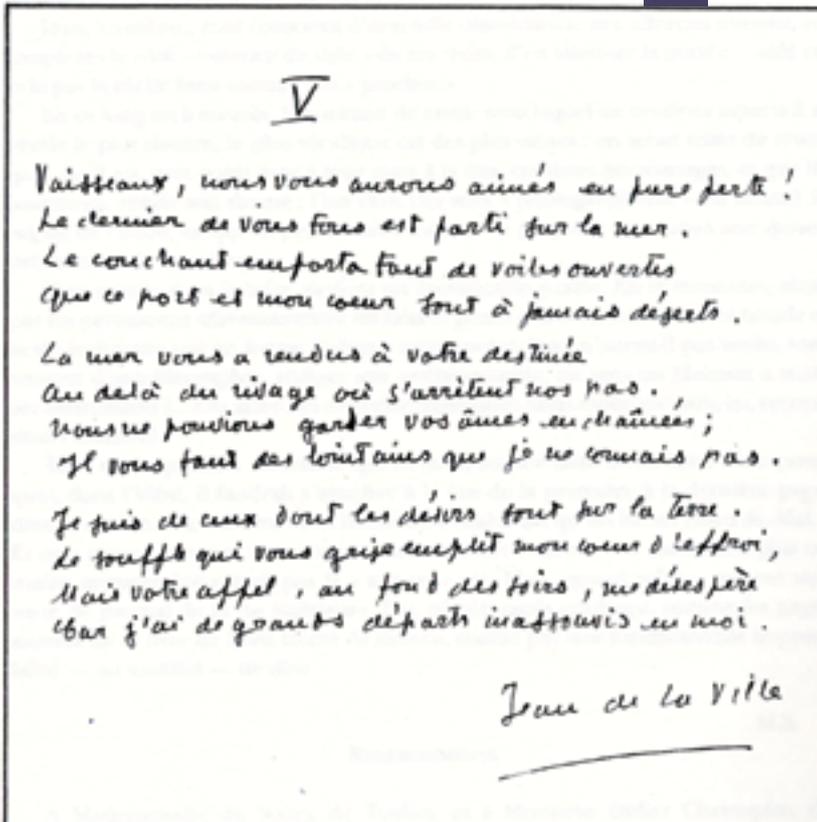
Croquis du secteur de Verneuil. JMO 57<sup>e</sup> RI 26N646/1 p.37. SGA/DMPA/Mémoire des hommes.

de feu, au milieu de la pétarade, je n'ai pas encore tiré un coup de fusil », semble-t-il regretter le 4 octobre. C'est toujours le cas le 20 octobre : « Personnellement, ayant été plusieurs fois en première ligne – jusqu'à 400 mètres des Allemands qui nous bombardaient – je n'ai pas encore pu tirer un coup de fusil ». Mais cette drôle de guerre a une fin. Il écrit le 6 novembre : « Nous venons de passer des moments assez durs. Six jours de combat acharné, diurne et nocturne. Un instant j'ai bien cru y rester, mais c'était précisément le 4 novembre, et je ne pouvais pas tomber pour ton anniversaire... Malheureusement ma compagnie a beaucoup souffert. Le capitaine est blessé, peu grièvement. Le lieutenant, le sergent-major, quatre sergents, plusieurs caporaux et bon nombre de soldats tués. Le reste



Lavoir à Moussy-Verneuil en 2011, une plaque commémorative individuelle, trace de l'engagement du 57<sup>e</sup> RI à l'automne 1914 dans ce secteur du Chemin des Dames. Photo DB/ Département de l'Aisne.

Manuscrit autographe de L'Horizon chimérique. D.R.



réécrits de la guerre précédente, du nom de « Prussiens », jamais par « Boches ». Un ennemi auquel il reconnaît son courage dans une guerre où les soldats des deux camps combattent sans haine : « Les cadavres des nôtres et des leurs, mêlés sur les champs de bataille, semblent unis par une définitive camaraderie. » (Lettre à sa mère, 8 novembre) et même avec une certaine humanité : « Il n'y a pas que des brutes dans ce pays. Un de nos soldats, blessé, a été rencontré l'autre jour par des Prussiens. L'officier lui a donné à boire en lui disant : « Va-t'en rejoindre les tiens, tu as fait ton devoir. » (même lettre).

**Fraternisations.** Témoin attentif et combattant impartial, Jean de La Ville de Mirmont ? Qu'on en juge. « Hier des officiers allemands ont agité un drapeau blanc et sont venus causer avec les nôtres, les invitant à déjeuner pour dimanche prochain. D'une tranchée à l'autre les soldats français et allemands se sont engagés à ne pas se fusiller de la journée. Ils se sont amusés à se lancer des pommes de terre. Le soir venu, les Boches ont entamé un cantique. Les nôtres ont répondu en entonnant un chant vif et animé : « Ah ! Que c'est rigolo ! On va leur flanquer/ Les pieds dans le dos ! » (Lettre à sa mère, 13 novembre).

Ces épisodes de fraternisation sont confirmés par une source assez inattendue : le journal de marche et des opérations du 57<sup>e</sup> régiment. A la date du 18 novembre, on lit : « Les soldats allemands des carrières cherchent à entrer en communication avec nos hommes ; ils échangent même des cigarettes. Cela se faisait, paraît-il, de temps en temps. » Le constat annonce une reprise en mains : « Dès qu'il lui en rendu compte, le colonel nouvellement arrivé (il s'agit du lieutenant-colonel Huguenot qui a remplacé le 11 novembre le colonel Debeugny) interdit

de la façon la plus absolue ce jeu dangereux, malgré les tolérances qui ont pu être accordées avant sa prise de commandement.<sup>2</sup>

Mais ces « jeux », « dangereux » selon les officiers parce qu'ils risquent de démoraliser les troupes, ne cessent pas pour autant... comme en témoigne ce que Jean écrit, encore à sa mère, le 21 novembre. « Hier, dans la tranchée, nous étions tout près des Allemands, à 8 ou 10 mètres au plus. Nous nous sommes rendus visite réciproquement. Ils nous ont offert des cigares et de la bière, – et nous leur avons donné du tabac de cantine en échange. Il y avait un étudiant prussien ayant vécu plusieurs années à Lyon, – en outre un de mes soldats a été professeur de français à Munich. C'était très amusant et très inattendu, et cela ne nous empêchera pas de faire notre devoir en temps voulu de part et d'autre. »

La dernière lettre. Le 24 novembre, après quelques jours de repos à Serval, c'est l'arrivée de plus de 350 hommes pour remplacer les pertes du régiment. Jean écrit une nouvelle fois à sa mère. « Je repars ce soir pour la tranchée, continuer, après quelques jours de repos, cette vie de guerre de forteresse qui demande plus de patience que de furie française. Voilà deux mois que je ne cesse d'entendre le canon, de près ou de loin, même au repos. On se demande s'il restera encore de l'acier sur la terre après cette guerre. [...] Je crains bien que nous soyons encore ici pour Noël. » Le 57<sup>e</sup> régiment d'infanterie sera effectivement

L'HORIZON CHIMÉRIQUE  
 Quatuor pour M<sup>rs</sup> Raoul Bockheim, au cours de la conférence

Paroles de Jean de La Ville de Mirmont II Musique de Gabriel Fauré  
 Je me suis embarqué...

Andante moderato

CHANT

PIANO

Publié avec l'autorisation de la Société Littéraire de France, 1, rue de Valenciennes, Paris, et de la Maison Durand et C<sup>o</sup>, éditeurs, 1, place de la Madeleine, Paris.  
 Copyright 1922 by Durand et C<sup>o</sup>. – Tous droits réservés pour tous pays.

Extrait de la partition de « L'Horizon chimérique », l'une des dernières œuvres de Gabriel Fauré (1922). Collection particulière.

2. Service Historique de la Défense 26 N646/1, cité d'après Mémoire des hommes.





## Paysages du front

Pendant son séjour au Chemin des Dames en 1915 et 1916, le capitaine W. Barthold du 13<sup>e</sup> régiment de Landwehr réalise une série de photographies montrant un front relativement calme. Son regard se pose sur les paysages. Paysages au contact de la guerre où dominent des ruines. Et paysages du front -arrière<sup>1</sup> où sépultures et soldats à l'exercice témoignent de la proximité du conflit.

**L'Hauptmann** (capitaine) W. Barthold dont le nom apparaît au dos de plusieurs photographies est selon toute probabilité l'auteur des prises de vues que nous publions et des légendes portées à leur verso. Un seul officier d'active répond au nom de Barthold dans l'armée allemande à cette époque, selon les recherches effectuées par le Dr Hermann Plote, spécialiste de l'histoire militaire allemande, en possession depuis une quinzaine d'années de cette série d'images. Promu capitaine, Barthold reçoit en 1909 le commandement de la 6<sup>e</sup> compagnie du 68<sup>e</sup> régiment d'infanterie (rhénanien) (IR 68) en garnison à Coblenz. En 1913, il est affecté au IR 159 (lorrain) où

il commande la 4<sup>e</sup> compagnie. La même année, il suit un stage au ministère de la Guerre à Berlin, ville dans laquelle il se trouve quand la guerre éclate. Probablement au tout début du conflit, il est affecté au 13<sup>e</sup> régiment de Landwehr (territoriaux) qui est constitué dans la province de Westphalie. Les photographies laissent penser qu'il y commande la 5<sup>e</sup> compagnie : l'une d'entre elles (n°24) montre en effet la tombe de trois soldats de cette compagnie à Corbeny. Hormis les données administratives relatives à ses affectations et les informations que délivrent ses photographies, on ne sait rien de la guerre qu'a vécue le capitaine W. Barthold. Son régiment n'a pas édité d'historique et on ne possède de lui ni correspondance, ni notes à l'exception des informations portées au dos des tirages. A l'armistice, Barthold occupe le poste d'officier adjoint à l'état-major divisionnaire des troupes d'occupation de Liège ; il a le rang de Major (commandant). En 1919, au moment de sa retraite, il est promu lieutenant-colonel (Oberstleutnant), ce qui lui assure une pension plus conséquente.

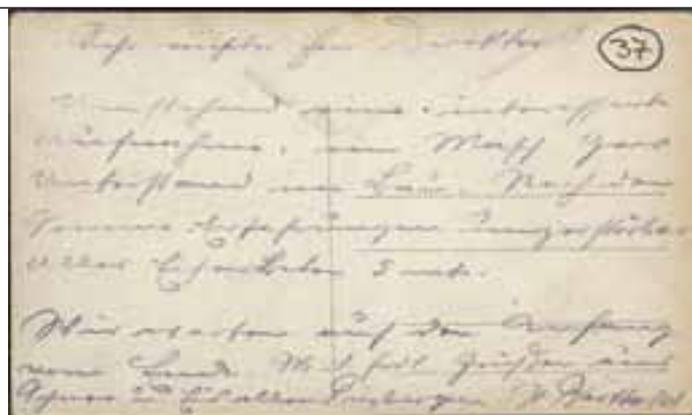
Au tout début de la guerre, jusqu'au 17 août 1914, le régiment de W. Barthold ainsi que le 16<sup>e</sup> Landwehr<sup>2</sup> sont employés dans l'ouest de l'Allemagne à la sécurisation des voies ferrées et des ouvrages d'art. Ces deux régiments forment le noyau de la 25<sup>e</sup> brigade mixte de Landwehr en association avec un escadron de cavaliers et deux batteries d'artillerie territoriale dotées de vieux canons de calibre 100. La 25<sup>e</sup> brigade de Landwehr participe à la mi-septembre 1914, du côté de Ailles, aux combats que livrent les Allemands sur le Chemin des Dames pour stopper la poussée franco-britannique ■■■

1. François Cochet.

2. Voir *Lettre du Chemin des Dames* n°21, p.17 à 23 : album de photographies du lieutenant Rose (16<sup>e</sup> régiment de landwehr) au Chemin des Dames, 1915-1916.

■ ■ ■ à la suite de la bataille de la Marne. Alors incomplète, certaines de ses compagnies étant demeurées aux étapes, elle ne s'y "distingue" pas : « Certains éléments n'ont même pas tenu sous le feu d'artillerie. Ainsi, la brigade n'a constitué, par sa présence, qu'une sorte de trompe-l'œil pour l'ennemi », écrit le général von Zwehl qui commandait alors le 7<sup>e</sup> corps de réserve<sup>3</sup>.

S'appuyant sur les écrits de von Zwehl et sur des informations incidentes figurant dans les historiques de régiments l'ayant côtoyée, Hermann Plote a reconstitué en partie le parcours de la 25<sup>e</sup> brigade de Landwehr. A la suite des événements de septembre 1914, il semble qu'elle ait été considérée comme force d'appoint et pour cette raison délibérément maintenue dans un secteur du front alors relativement calme. Ainsi, en 1915 et 1916, elle se trouve entre Ailles et Craonne où, comptant dans ses rangs de nombreux mineurs, elle participe à des travaux de terrassement et de fortification. Elle tient notamment les positions situées en avant de Corbeny et de Craonne. Plusieurs régiments évoquent leurs voisins des 13<sup>e</sup> et 16<sup>e</sup> Landwehr à cette période. « Au début de notre présence sur les hauteurs de Craonne, nous étions des clients très actifs aux cantines de notre voisin de gauche, le 16<sup>e</sup> Landwehr, où les vieux Landwehriens ont cédé bien volontiers de leurs richesses à leurs jeunes camarades (...) Les Landwehriens sont venus, à leur tour, dans nos cantines (...) Ils y



ont trouvé de tout : du papier peint jusqu'à des chemises, du boudin jusqu'aux huitres, de la bière jusqu'au mousseux – sans oublier le tabac. A part l'argent qui manquait pour acheter toutes ces belles choses, ce furent surtout le temps et l'ennemi qui ont fait le nécessaire pour nous empêcher d'y vivre dans un paradis sur terre »<sup>4</sup>.

« Le 21 août [1916] dans la nuit, notre 1<sup>er</sup> bataillon s'est rendu dans le secteur jusque là défendu par le 3<sup>e</sup> du 16<sup>e</sup> Landwehr devant Craonne, avec deux compagnies en 1<sup>ère</sup> ligne, les deux autres dans les caves peu derrière celle-ci, à la lisière sud du village et dans le chemin creux. De larges boyaux souterrains [couverts ? NDT] conduisaient d'ici jusque dans la 1<sup>ère</sup> ligne bien fortifiée et à laquelle succédait le 13<sup>e</sup> Landwehr vers l'est »<sup>5</sup>.

« Le 20 septembre notre 3<sup>e</sup> bataillon est rassemblé à Sainte-Croix d'où chacune de ses compagnies sera transportée par camions jusqu'à Laffaux, vers la 25<sup>e</sup> division de Landwehr prussienne afin d'être engagé dans le secteur de la 80<sup>e</sup> brigade d'infanterie près de Condé/Aisne. Avec un bataillon du 13<sup>e</sup> Landwehr il y formera le « régiment Z »<sup>6</sup>. En avril 1917, la 25<sup>e</sup> brigade de Landwehr est en ligne dans les premiers jours de l'offensive française au Chemin des Dames avant d'être retirée du front et envoyée en Alsace jusqu'à la fin de la guerre.

3 - Commentaire extrait des Mémoires du général von Zwehl du 7<sup>e</sup> corps de réserve rapporté par le Dr Hermann Plote.

4 - Historique du 91<sup>e</sup> régiment d'infanterie (IR 91) cité par Hermann Plote.

5 - Historique du 87<sup>e</sup> régiment d'infanterie (IR 87) cité par Hermann Plote.

6 - Historique du 7<sup>e</sup> régiment de réserve bavarois cité par Hermann Plote.



3



4



5



6

2 « Nous attendons le commencement de la fin », écrit le capitaine Barthold au dos de la photographie n°3 prise après la bataille de la Somme, au cours de l'hiver 1916-1917. Un armistice avec la Russie, ou sa proche perspective, suscite alors des espoirs dans les rangs allemands.

3 « Un abri pour mitrailleuse en construction. Selon les expériences de la Somme, indestructible. Tout en béton armé, 5 mètres. » Le capitaine Barthold est sur l'échelle.

4 « Conduite d'eau toujours en service et traversant notre 1<sup>ère</sup> ligne (secteur Soupir-Zillertal) pour aller ensuite vers les Français, au village de Soupir. »

5 « Barricade près de Soupir. »

6-7 « Vue sur le village et le château de Soupir. »



7



8



8 « Eglise de Cerny ».

9 « Rue dans Ostel ».

10 « Vue transversale de la vallée de l'Aisne entre Chavonne, Presles et Boves. En haut le canal, en bas l'Aisne ».

11 « Canal Oise-Aisne : entrée du tunnel ». Photographies collection Hermann Plote.

9

Cet ensemble de photographies inédites réalisées en 1915 et 1916 au Chemin des Dames<sup>1</sup> donne à voir plusieurs villages de la ligne de front et du front arrière côté allemand. A Craonne, Cerny, Ostel, Chavonne et Vailly-sur-Aisne, le photographe saisit les effets de la guerre, son paysage, souvent semblable d'un lieu à l'autre : un patrimoine architectural endommagé par les bombardements, voire ruiné ou en passe de l'être. Par contraste, un peu en retrait de cette ligne à Chamouille ou Corbeny, les clochers, les bâtiments publics et les habitations ne

portent pas traces, ou dans une bien moindre proportion, du conflit en cours. Mais la guerre est là tout de même à travers l'hommage rendu aux combattants qui y ont trouvé la mort. Les Allemands donnent à leur présence dans l'espace public une forte visibilité. Ainsi, à Filain, Chamouille et Corbeny la guerre s'inscrit dans des sépultures et des constructions funéraires, certaines monumentales. En s'éloignant davantage encore, jusqu'à Festieux, Aizelles (Aiselles) et Saint-Tho-

## Si proche, si lointaine, la guerre

mas, la guerre s'efface presque complètement. Elle paraît absente des grandes vues paysagères réalisées par le capitaine W. Barthold. A condition toutefois, de faire abstraction de ces soldats en mouvement, de ces uniformes à l'exercice ou à la parade, éphémères dans le champ du photographe qui embrasse plaine et plateau, toits, vergers, bois, pâtures, bêtes et labours d'un pays de cocagne. Dans cet ensemble où l'on distingue le front du front arrière, quelques clichés

approchent d'encore plus près la zone de l'affrontement. Il s'agit des vues du vil-

lage de Soupir en secteur français, à quelques dizaines de mètres au-delà du no man's land. A travers un rideau de végétation, en contrebas, au loin, surgissent les maisons et le château, ce dernier endommagé mais encore debout. Mais l'étendue de la guerre paraît avoir ses limites, comme le prouve ce détail qui n'a pas échappé au regard du photographe : une conduite d'eau « toujours en service » qui traverse la première ligne allemande et court jusqu'aux Français, à Soupir.



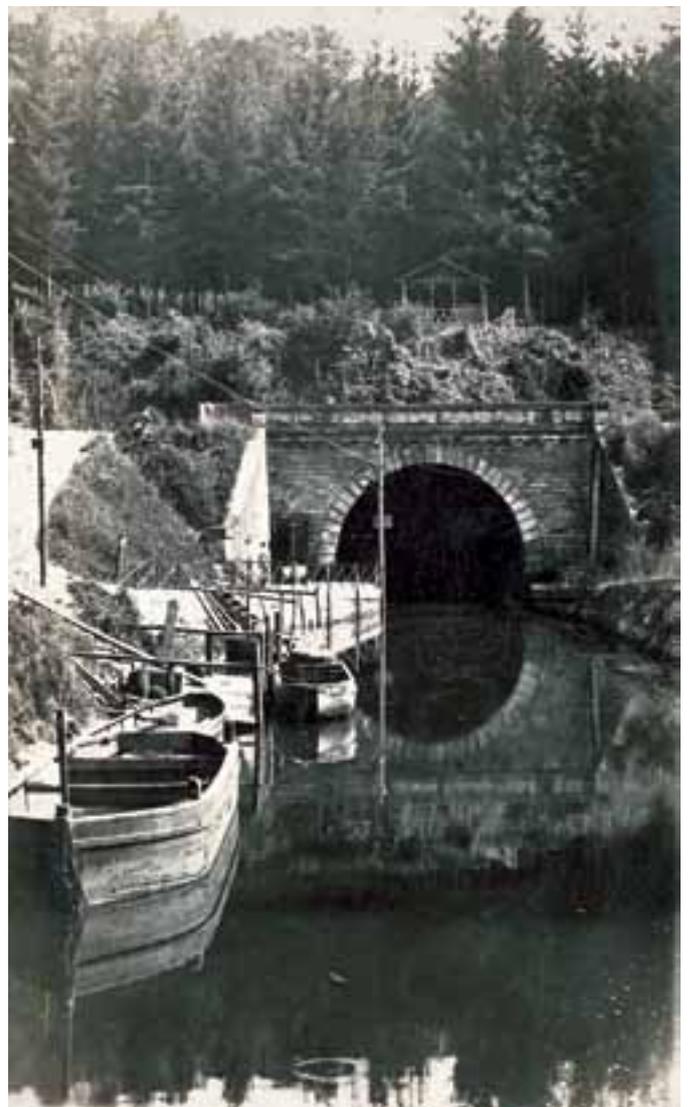
Positions à l'été 1915. Dans le cercle, le 13<sup>e</sup> régiment de Landwehr.



Le capitaine W. Barthold n'est pas le lieutenant Rose. Si le second<sup>2</sup> photographiait volontiers les moments de détente, montrait une intimité de la vie régimentaire, captait les démonstrations de franche camaraderie, le premier - affaire de rang peut-être - n'expose des distractions à la guerre qu'une scène de pêche et un concert de musique militaire sur une place de village. Regard plus édifiant. Certaines légendes témoignent de ce que Barthold destinait les photographies à ses proches. Cela pourrait également expliquer la retenue dans son expression photographique.

Damien BECQUART

1 - Certaines photographies ont pu être prises ailleurs que dans l'Aisne, et notamment dans la Somme fin 1916. Il n'est pas exclu que des éléments de la 25<sup>e</sup> brigade de Landwehr, dont le parcours est mal documenté, aient été adjoints à certaines périodes à d'autres effectifs opérant dans d'autres secteurs.  
2 - Voir *Lettre du Chemin des Dames* n°21, p.17 à 23 : album de photographies du lieutenant Rose (16<sup>e</sup> régiment de Landwehr) au Chemin des Dames, 1915-1916.





12



13



14



15



12 « Festieux ».

13 « Marche d'exercice près de Saint-Thomas ».

14 « Tranchée démolie par des obus et réparée avec des sacs de sable ». Sans localisation. Le Hauptmann W. Barthold est assis à droite sur une banquette, derrière lui à droite, un Lieutenant (sous-lieutenant) chef de section, à l'avant-plan gauche et au centre en arrière, deux Unteroffiziere (sergents). Tous appartiennent probablement à la C<sup>e</sup> de Barthold venu en inspection.

15 « Concert dominical ». Peut-être à Aizelles (Aizelles).

16 « Été à Saint-Thomas ».

17 « Camp des Romains près de Saint-Thomas ».

Photos collection Hermann Plote.



16



17

18



22



23

18 « Entrée du cimetière militaire de Filain ».

19 « Cimetière militaire de Filain ».

20 « Filain : tombe près de l'église ».  
Inscriptions : Georg Geiss,  
Pionier-Bataillon 21  
et Heinrich Paetow,  
Ulanen-Regiment 5,  
tués le 5 octobre 1916.

21 « Cimetière militaire de Chamouille ».

22 « Craonne ».

19



20



21



24



26



23 « Eglise Saint-Marcoul à Corbeny. Après leur couronnement à Paris, les rois de France ont fait un pèlerinage jusqu'ici ».

24 « Tombe au cimetière de Corbeny ». Réserviste H. Pollmann, Wehrmann (abréviation pour Landwehrmann); H. Kleine; Wehrmann H. Bockmann, tous de la 5<sup>e</sup> Cie du Landwehr IR 13, morts le 16/09/1915.

27



25



28

25 « L'église (ruinée) de Chavonne ».

26 « Corbeny : en route pour la tranchée (jour de la solde) ».

27 « Chamouille ».

28 « Maison de Corbeny détruite par un obus de 120 ». Photos collection Hermann Plote.



29 « Pièce de 100 en déplacement ».

30 « Vailly : dans ce bâtiment un obus de 120 a tué 70 enfants et jeunes filles qui s'étaient rassemblés ici (dans l'école) lors de l'offensive de 1915 près de Soissons. Ils reposent dans une fosse commune près de là. La guerre est un métier cruel ! »

Les informations portées au verso de cette photographie par le capitaine W. Barthold sont difficiles à vérifier. Comme le souligne Guy Marival, citant Vignier : en 1914 après la prise de la ville, « Plus un Français ne restait à Vailly et n'y entrera avant le 18 avril 1917 »\*.

Une dizaine d'habitants de la ville sont morts lors de bombardements fin octobre 1914. Sur le monument aux morts de Vailly, enfin, figurent 32 victimes civiles. S'agit-il de civils morts en évacuation ? Ont-ils été victimes d'obus anglais ou français à l'automne 1914 ?

\*[Vignier, Histoire de Vailly (1923), p. 156]



31



31 « Poste d'observation démoli par un bombardement ». Barthold est assis à gauche. Au centre, un Leutnant (sous-lieutenant) décoré de la croix de fer de 2<sup>e</sup> classe.

32 « Usine d'eau juste derrière la position ». Captage de source avec un ou plusieurs réservoirs d'eau successifs.

Sur les panneaux, de haut en bas :  
Goeb wasserwerk - eau non potable -  
Il est interdit de se laver  
au wasserwerk (usine d'eau).

33 « Minenwerfer (lance-mines) léger ».

34 « Chemin de fer de campagne ».  
Photographies collection  
Hermann Plote.



33

32



34



Fonds de la Bibliothèque nationale de France [Ro].

## « Un champion d'une classe exceptionnelle »

Espoir du cyclisme avant-guerre, l'estafette Frank Henry, 22 ans, est mortellement blessé le 9 novembre 1914 à une quinzaine de kilomètres au sud du Chemin des Dames. Dans l'entre-deux guerres où la « Belle Epoque » et ses hérauts sont volontiers célébrés, on se souvient de ce talentueux coureur breton mort près du front.

**Non loin** de la petite ville de Braine, dans le cimetière communal de Courcelles-sur-Vesle, une tombe ordinaire qui semble à l'abandon, une plaque, et cette inscription :

« Ici repose le champion cycliste FRANK HENRY mort pour la France le 9 novembre 1914 ».

Dans les riches heures du cyclisme d'avant-guerre, Henry est un talent prometteur. Un des poulains de l'écurie du Vélo club de Levallois (VCL) sur lequel le manager, Paul Ruinat, fonde beaucoup d'espairs. A l'été 1914, Henry n'a que 21 ans mais déjà beaucoup gagné : Paris-Roubaix, Paris-Tours, Paris-Reims... Il court en « Indépendant », accessit à la catégorie « Professionnel ». 1 m 68, musculeux, yeux bleus, belle gueule... A la manière dont la chronique sportive dépeignait les champions, clichés compris, Henry possède tous les attributs pour se faire un nom dans le monde des pistards : « un coffre épais, des épaules trapues, des cuisses massives, un visage énergique, un menton volontaire et un front têtus ». François Henry pour l'état civil, de-

venu Frank Henry pour la route et la postérité, n'est pas oublié dans cette France de l'entre-deux guerres qui aime convoquer les figures de la « Belle Epoque » : « Henry était un routier absolument merveilleux, rouleur formidable, excellent grimpeur et sprinter redoutable [...] Parmi tous ces jeunes et ardents coureurs, il en est un qui devait bientôt s'affirmer comme un champion d'une classe exceptionnelle » et tous étaient « d'accord pour prédire au rude Breton les plus beaux succès dans la carrière professionnelle »<sup>2</sup>.

Henry connaît ses premiers succès en coureur « Amateur ». C'est dans ce vivier que le Breton va être pêché par l'ancien professionnel sur piste de 1894 à 1904 devenu manager, Paul Ruinat. L'impétrant intègre le VCL, une académie du vélo qui aujourd'hui encore a valeur de référence pour ses méthodes et résultats. Début de carrière fulgurant interrompu par la guerre. « [Il] ne courut sérieusement que pendant deux saisons, 1913 et 1914, mais cela lui fut suffisant pour remporter les succès les plus éclatants »<sup>3</sup>. La guerre donc. Frank redevient François, né le 5 octobre 1892 à Landerneau, fils d'Alexandre Henry, jardinier de métier et de Marie Anne Edbrooke, cuisinière, née à Londres.



## Au Buffalo, Lapize vs Henry

Le 12 octobre 1913 au vélodrome Buffalo de Neuilly-sur-Seine, dans le cadre d'une réunion d'un Grand Prix de l'UVF (Union vélocipédique de France) qui clôturait la saison, Octave Lapize (champion de France route professionnel 1913) est opposé à Frank Henry (champion de France route indépendant 1913). L'épreuve se déroule sur 50 km derrière des tandems. Le champion professionnel arrive 1<sup>er</sup> en 59 minutes et 40 secondes. Frank Henry victime d'une crevaison termine à 1200 m (4 tours).

Fondé en 1892 par Herbert Ducan, le Vélodrome Buffalo est la première piste cycliste parisienne. Elle est située rue Parmentier, à Neuilly-sur-Seine entre les portes Maillot et de Villiers. L'établissement tire son nom du fait qu'il a été construit à l'emplacement du Wild West Show de Buffalo-Bill présenté lors de l'Exposition universelle de 1889, « L'exhibition indo-américaine du colonel Cody ».

Octave Lapize décède également pendant La Grande Guerre. Il succombe le 14 juillet 1917, à l'hôpital de Toul des suites d'une chute d'avion, après un combat aérien.

Le Finistérien intègre, le 11 août 1914, le 87<sup>e</sup> régiment d'infanterie de Saint-Quentin (Aisne). Considéré comme « bon pour le service armé » par le conseil de révision du 1<sup>er</sup> septembre 1913, il bénéficie alors d'un sursis à incorporation. Une facilité qui lui est accordée probablement pour ne pas gêner son ascension sportive. Aux armées, Frank Henry est affecté comme motocycliste au Grand Quartier Général (GQG). Si ce détachement n'apparaît pas sur sa fiche matricule<sup>4</sup>, un journal relève qu'il se trouvait précisément auprès de l'état-major du 1<sup>er</sup> corps d'armée<sup>5</sup>. Son métier de coureur cycliste et ses connaissances en mécanique<sup>6</sup> ont certainement motivé son transfert au GQG et son emploi comme estafette. Les coureurs cyclistes possèdent alors une connaissance des routes que beaucoup n'ont pas. Le travail de l'estafette consiste à transporter des plis urgents mais aussi du courrier et des colis au plus près du front. Le 9 novembre 1914, à une quinzaine de kilomètres au sud du Chemin des Dames, Frank Henry est mortellement blessé par l'explosion d'une grenade au cours d'une mission. Les faits surviennent à Courcelles (aujourd'hui Courcelles-sur-Vesle), leurs circonstances ne sont pas plus précisément établies<sup>7</sup>.

Dans l'entre-deux guerres, signée d'un certain Paul Ruinart la chronique, constituant le récit des derniers instants du Finistérien s'attache à composer la fin d'un sportif, sportif jusqu'au bout : « Il avait reçu un éclat dans le ventre, mais, s'accrochant désespérément à la vie, il n'avait pas perdu connaissance un seul instant. Ceux qui assistèrent à ses derniers moments [...] rapportèrent [...] que, jusqu'au bout, le pauvre Frank lutta

farouchement contre la mort, en vrai sportif. - Donnez-moi à boire ! Donnez-moi à boire, bon sang ! ou je vais vous lâcher ! Ce furent ses dernières paroles, les mêmes que, sur la route, il prononçait parfois quand un camarade refusait de lui passer son bidon... »<sup>8</sup>.

Caroline CHOAIN

1 - « Quarante ans de courses et de conseil par Paul Ruinart », *Le Miroir des Sports*, n°929, 2 février 1937.

2 - Idem.

3 - Ibidem

4 - Fiche matricule de Frank Henry sur le site : [www.memoiredeshommes.sga.defense.gouv.fr](http://www.memoiredeshommes.sga.defense.gouv.fr)

5 - *L'Ouest-Eclair*, 16 novembre 1914.

6 - Frank Henry avait travaillé comme mécanicien à Landerneau avant d'intégrer le Vélo Club de Levallois (VCL) dans la catégorie « Indépendant ».

7 - Le journal *L'Ouest-Eclair* daté 16/11/1914 évoque l'explosion d'un obus.

8 - *Le Miroir des Sports*, n°929, 2 février 1937.



Frank Henry, 1913. Fonds de la Bibliothèque nationale de France [Rol].

## Palmarès

### 1913 / INDÉPENDANT AU VÉLO CLUB LEVALLOIS (VCL)

- 1<sup>er</sup> Championnat France route
- 1<sup>er</sup> Paris-Roubaix
- 1<sup>er</sup> du Prix Hutchinson (1<sup>er</sup> Paris-Tours et 1<sup>er</sup> Paris-Honfleur)
- 1<sup>er</sup> Paris-Tours
- 1<sup>er</sup> Circuit du Midi
- 1<sup>er</sup> Paris-Evreux
- 1<sup>er</sup> Paris-Troyes
- 1<sup>er</sup> Roubaix-Lens-Roubaix
- 1<sup>er</sup> Prix René Pottier
- 1<sup>er</sup> Critérium du Lyon Républicain
- 1<sup>er</sup> Lyon-Roanne-Lyon
- 1<sup>er</sup> Championnat de Paris
- 2<sup>e</sup> Paris-Dieppe

### 1914 / INDÉPENDANT AU VCL

- 1<sup>er</sup> Paris-Roubaix
- 1<sup>er</sup> Paris-Châteauroux
- 1<sup>er</sup> Paris-Saint-Dizier
- 1<sup>er</sup> Championnat de Paris route
- 1<sup>er</sup> Circuit de Tours
- 1<sup>er</sup> Critérium du Lyon-Républicain
- 1<sup>er</sup> Bordeaux-Toulouse
- 1<sup>er</sup> Circuit du Midi
- 2<sup>e</sup> Paris-Nancy
- 2<sup>e</sup> Paris-Reims
- 2<sup>e</sup> Paris-Tours
- 3<sup>e</sup> Championnat de Paris

## Remerciements

- Bibliothèque nationale de France.
- Service du Patrimoine Historique de Landerneau / Mme CARIOU.
- [www.memoire-du-cyclisme.net/](http://www.memoire-du-cyclisme.net/) Philippe FETTER, Pierrot PICQ.
- Association Bretagne 14-18/ René RICHARD.
- Archives de la Ville de Paris.
- Mairie de Courcelles-sur-Vesle.
- Service de documentation du Conseil général de l'Aisne/ Sophie Levert et Adeline Cheutin.

# Un mathématicien sur



Chemin des Dames, sur le plateau entre Paissy et Hurtebise, décembre 2009. Photo DB/Département de l'Aisne.

Fin janvier 1915, l'armée française perd 1 000 hommes sur le plateau. Le sous-lieutenant Gaston Julia, étudiant en mathématiques à Normale sup' et agrégatif, est atteint d'une balle en plein visage au cours de ces combats. Devenu après la guerre professeur à la Sorbonne et élu à l'Académie des sciences, Gaston Julia, connu pour ses travaux sur les fonctions, a porté toute sa vie la marque de cette blessure qui le « *laissa pour mort dans une tranchée boueuse* » à Hurtebise.

« *Nous étions à l'Est de Soissons. On n'a cédé l'Aisne que vers Soissons et l'attaque des Allemands sur nous a sans doute eu pour objet de reprendre l'Aisne. Les Allemands envahissaient déjà ma tranchée. On s'est battu corps à corps. J'ai réussi à les arrêter. Alors, j'ai reçu ma balle qui a dû être tirée presque à bout portant. Et quand je suis tombé, les nôtres débouchaient à la rescousse dans ma tranchée. On l'a gardée.* »

Lundi 25 janvier 1915 : le 34<sup>e</sup> d'infanterie s'est installé depuis l'automne entre Hurtebise et Craonnelle, avec d'autres régiments un peu plus à l'ouest. Les Allemands occupent une grande partie du Chemin des Dames ; leur attaque vise à atteindre l'Aisne, à temps pour l'anniversaire de l'empereur Guillaume II le 27.

Le 34<sup>e</sup> défend la ferme d'Hurtebise une journée de plus, et y gagne une des quatre palmes de sa Croix de guerre 14-18. « *Les journées du 25, 26, 27, 28 janvier, furent pour notre régiment des jours terribles* »,

écrit le 8 février Emile Lamothe à Marie Cauloubie<sup>1</sup> dont le mari est tombé le 25 au 34<sup>e</sup>. Il y a plus de 1 000 morts du côté français, presque autant du côté allemand. Le jeune sous-lieutenant de 22 ans qui se bat « *corps à corps* » et reçoit une balle, « *presque à bout portant* », en plein visage est le seul officier survivant de la 9<sup>e</sup> compagnie. Il reçoit le grade de chevalier de la Légion d'honneur sur le terrain même : il a, dit sa citation « *montré le plus profond mépris du danger sous un bombardement d'une extrême violence. A su malgré sa jeunesse prendre sur ses hommes un réel ascendant. A repoussé une attaque menée contre ses tranchées. A été atteint d'une balle en pleine figure lui occasionnant une blessure affreuse. Bien que ne pouvant plus parler a écrit sur un billet qu'il ne voulait pas être évacué, ne s'est rendu à l'ambulance que quand l'attaque ennemie a été refoulée.* »

1- [http://www.memorial-chemindesdames.fr/photos\\_ftp/documents/10-12-2008\\_16-25-48/Maurice\\_Cauloubie.pdf](http://www.memorial-chemindesdames.fr/photos_ftp/documents/10-12-2008_16-25-48/Maurice_Cauloubie.pdf)



■ ■ ■ de Borel que Gauthier-Villars lui fait suivre (et apprend avec soulagement que les admissibles à l'agrégation de 1914 seront déclarés agrégés sans avoir à passer l'oral du concours). Fin décembre, il est finalement promu sous-lieutenant et le jeudi 14 janvier 1915 : « Je suis sur le front depuis dimanche soir et affecté au 34<sup>e</sup> d'Infanterie 3<sup>e</sup> Bataillon, 9<sup>e</sup> Compagnie, secteur postal n°6. Je suis au repos jusqu'à vendredi soir, puis j'irai aux tranchées. Du village où nous cantonnons, on voit l'Aisne débordée derrière nous. Nous sommes tranquilles à un ou 2 obus près qui journellement tombent sur notre village sans faire de mal. La canonnade est surtout violente à gauche vers Soissons, Soupir et à droite vers Reims. Au cantonnement, vie facile, inactive, avec des officiers très bienveillants et d'excellents camarades .»

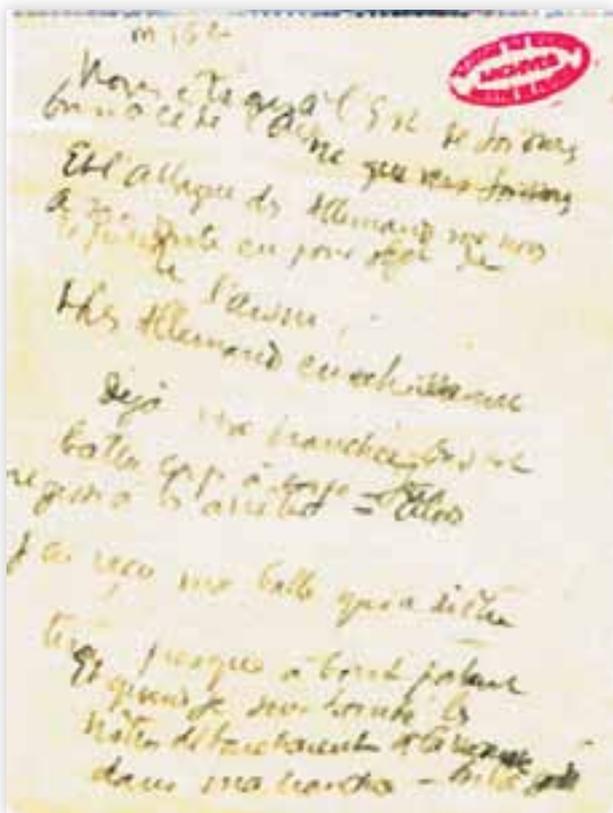
« Un mouvement ici me paraît très difficile à cause du terrain et du temps ».

Le 19, après deux jours en première ligne, il décrit : « La vie aux tranchées manque certainement de confortable [sic] et la boue et l'eau sont les choses du monde qui s'y rencontrent le plus souvent. Nous sommes nez à nez avec les Allemands, à moins de 100 mètres. Les Allemands tirent sur nos créneaux, nous ne répondons pas, ce serait très inutile. Nous sommes sépa-

rés d'eux par leurs défenses accessoires, fils de gros chausse trappes, et les nôtres qui sont aussi fortes. Nous sommes dans l'attente les uns et les autres et un mouvement ici me paraît très difficile à cause du terrain et du temps. Nous sommes les spectateurs du duel d'artillerie dont parle souvent le communiqué. Quelquefois aussi l'artillerie allemande nous prend à partie ; alors, on se terre dans les abris et à moins de malchance exceptionnelle et seulement quand un obus tombe sur un abri, on n'a pas de pertes. Au reste, le temps paraît plus long qu'aux tranchées où malgré tout, on a de quoi faire avec la réfection des abris, des créneaux, le curage des boyaux d'accès, de ronde, les conversations fort longues avec les collègues du bataillon, laissant un peu de loisir, pendant lequel la lecture d'un livre intéressant est appréciée. On voudrait tout de même une vie plus active. Mais qu'y faire ! »

Comme on l'a vu, l'action vient vite, aussi brève que violente. Ayant perdu le nez, une partie du palais, menacé de perdre la vue, Julia est finalement évacué vers le Val-de-Grâce à Paris où il subit une suite d'opérations qui se poursuivront toute sa vie. Il est soutenu à ce moment par un grand

Photographie prise par un sous-lieutenant allemand, Rolf Crome du 102<sup>e</sup> d'infanterie, extraite de l'album « La Hurtebise », datant de la fin 1914 ou 1915. Un groupe du 102<sup>e</sup> est placé en réserve dans les ruines d'Hurtebise à partir du 19 octobre 1914. Collection départementale Caverne du Dragon.



Un billet griffonné au crayon sur le champ de bataille adressé par Julia au mathématicien Emile Borel. Fonds Borel, Archives de l'Académie des sciences.

déploiement de solidarité des réseaux mathématiques et normaliens : l'École normale a été transformée en hôpital auxiliaire où il est admis fin 1915 et où l'épouse même de Borel, la célèbre romancière Camille Marbo, dirige les infirmières. Julia épousera d'ailleurs une de ses infirmières, Madeleine Chausson, la fille du compositeur. Plusieurs personnes se relaient pour assurer son retour aux mathématiques : « comme on venait de me faire une greffe de cartilage au nez », écrit Julia en 1917 à un autre normalien, gendre du plus célèbre mathématicien français du début du siècle, Henri Poincaré, mort en 1912 : « Je n'ai pu sortir que quelques jours après, quand les fils de suture ont été enlevés et la cicatrisation parfaite. Je n'ai pas tardé davantage à prévenir Madame Poincaré que j'irai la voir... Puis j'ai fait ma visite et j'en suis revenu enchanté et comblé. Madame Poincaré m'a donné le tome II des Œuvres complètes [de Poincaré] où se trouvent les beaux mémoires sur les fonctions fuchsienues dont j'ai entamé sérieusement la lecture<sup>3</sup>. »

Dès 1916, Julia publie des articles de recherches, dans les Comptes rendus de l'Académie des sciences. Il soutient une thèse dès le 12 décembre 1917 ; le 26, il passe devant la commission de réforme qui le déclare lieutenant et grand invalide de guerre à 100%. La thèse est dédiée à la mémoire des camarades de l'École normale tombés au champ d'honneur. Quand la guerre se termine, 87 des 331 normaliens des promotions 1900-1918 sont morts ; sur les 19 normaliens scientifiques de la promotion 1911, 8 ont été tués, 3 blessés<sup>4</sup>. Le rap-

3 - Gaston Julia, Œuvres, Paris : Gauthier-Villars, 1970, vol. VI, p.1.

port de soutenance mentionne, outre « *un véritable esprit d'invention* », « *les qualités morales* » dont Julia « *a fait preuve depuis trois ans* ». Sa thèse vaut à Julia le prix Bordin de l'Académie des sciences. Il récoltera dans les années suivantes bien d'autres lauriers. Après plusieurs positions temporaires à l'École normale et à l'École polytechnique, Julia sera nommé professeur à la Sorbonne en 1925, en 1931, directeur de recherches à la Caisse nationale des sciences, en 1934, il est élu à l'Académie, qu'il présidera en 1950.

Les œuvres mathématiques de Julia occupent six gros volumes et touchent à de nombreux domaines. Sa postérité mathématique est importante : il dirigera en particulier la thèse de Jacques Dixmier, lui-même directeur de thèse d'Alain Connes, Médaille Fields (le prix Nobel des mathématiques), en 1983. Son travail maintenant le plus célèbre est celui qu'il entame avant même la fin de sa thèse, sur l'itération des fonctions, et qui lui vaut en 1918 le Grand Prix de l'Académie des sciences. Julia y examine ce qui se passe quand on applique à un point dans un plan certaines transformations simples successivement (voir encadré). Le sujet, lié aux courbes fractales, connaîtra dans les années 1970 un regain d'intérêt, donnant lieu à de magnifiques représentations graphiques et

permettant de modéliser de nombreux phénomènes naturels.

Mais le souvenir des tranchées de l'Aisne ne quittera jamais Julia. Exemple parmi de nombreux autres, lors d'une allocution à Genève en 1941 en hommage à un mathématicien du dix-huitième siècle, Joseph-Louis Lagrange (né le 25 janvier 1736), Julia confesse : « *j'ai quelque raison que vous apercevez sur ma figure d'attacher une importance particulière au 25 janvier de chaque année qui s'écoule. C'est en effet un 25 janvier que je suis né à la vie que*

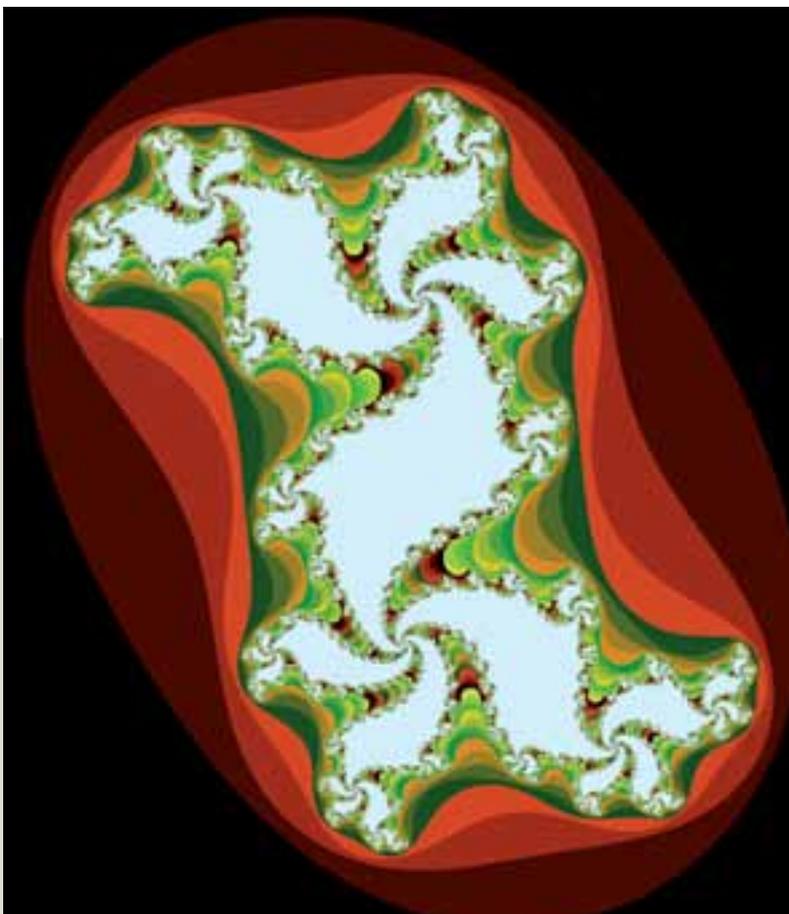


Gaston Julia au sortir du Val de Grâce en 1919. Science et monde 150, 29 mars 1934.

*je mène aujourd'hui par l'effet d'une balle qui me laissa pour mort dans une tranchée boueuse<sup>5</sup>.*

**Catherine GOLDSTEIN**

Directrice de recherches (CNRS)  
Histoire des sciences mathématiques  
Institut de mathématiques de Jussieu



Source : [http://commons.wikimedia.org/wiki/File:Julia\\_\(Fractal\).png](http://commons.wikimedia.org/wiki/File:Julia_(Fractal).png)

4 - Voir D. Aubin, H. Gispert, C. Goldstein, Les mathématiciens français dans la Grande Guerre, in F. Bouloc, R. Cazals, A. Loez (éd.), 1914-1918. Identités troubles : les appartenances sociales et nationales à l'épreuve de la Guerre, Toulouse, Privat, 2011.

5 - Gaston Julia, op. cit., vol VI p. 76.

**Tout point  $P$  du plan peut être repéré par deux coordonnées  $(x, y)$ . Un cas simple de transformation rationnelle est celle qui associe au point  $(x, y)$  le point de coordonnées  $(x^2 - y^2 + a, 2xy + b)$ , avec  $a$  et  $b$  des nombres fixés à l'avance. Si on itère la transformation, selon le point de départ et les valeurs choisies pour  $a$  et  $b$ , de nombreux phénomènes peuvent se produire. L'ensemble dit de Julia associé à  $(a, b)$  représente par exemple l'ensemble des points de départ pour lesquels la suite de points obtenue reste bornée. C'est une fractale, c'est-à-dire qu'il se reproduit à toutes les échelles de manière similaire.**

**Ci-contre, ensemble de Julia pour  $a = 0,3$  et  $b = 0,5$ .**



## Entre deux rives, le front des pontonniers

Le passage de l'Aisne est un enjeu militaire essentiel. Au Génie, arme savante, le soin de jeter passerelles légères et ponts sur appuis flottants au-dessus de la rivière pour permettre son franchissement.

Au Génie également, la mission de les couper quand l'adversaire avance.

Le travail s'effectue parfois sous le feu, comme en avril 1917 dans le secteur de Pontavert.

Au cours de la Grande Guerre, l'Aisne peut paradoxalement apparaître comme une barrière naturelle tant on retrouve souvent le cours d'eau dans l'histoire des opérations militaires. Pourtant, la rivière est loin d'être difficile à franchir. Certes, elle possède peu de gués mais de nombreux ponts constituent des points de passage possibles. Aussi, dès le début des hostilités, l'armée s'efforce-t-elle de faire sauter ces ouvrages (à **Soissons**, **Fontenoy**, **Vic-sur-Aisne** par exemple), non pour stopper l'ennemi mais pour en ralentir la progression. Car, en l'absence de ponts fixes, la construction de ponts ou de passerelles provisoires n'est techniquement pas un problème.

Les méthodes ont relativement peu changé depuis celles décrites par Diderot et d'Alembert dans *l'Encyclopédie*. Les passerelles, légères, nécessitant peu de matériel, sont rapides à monter<sup>1</sup>. Les ponts sur appuis flottants<sup>2</sup>, quant à eux, supposent la mise en œuvre de bateaux<sup>3</sup>, lourds, peu maniables même sur l'eau quand il y a du courant. Ils sont surmontés d'un platelage en bois, épais, qu'il faut solidariser avec les

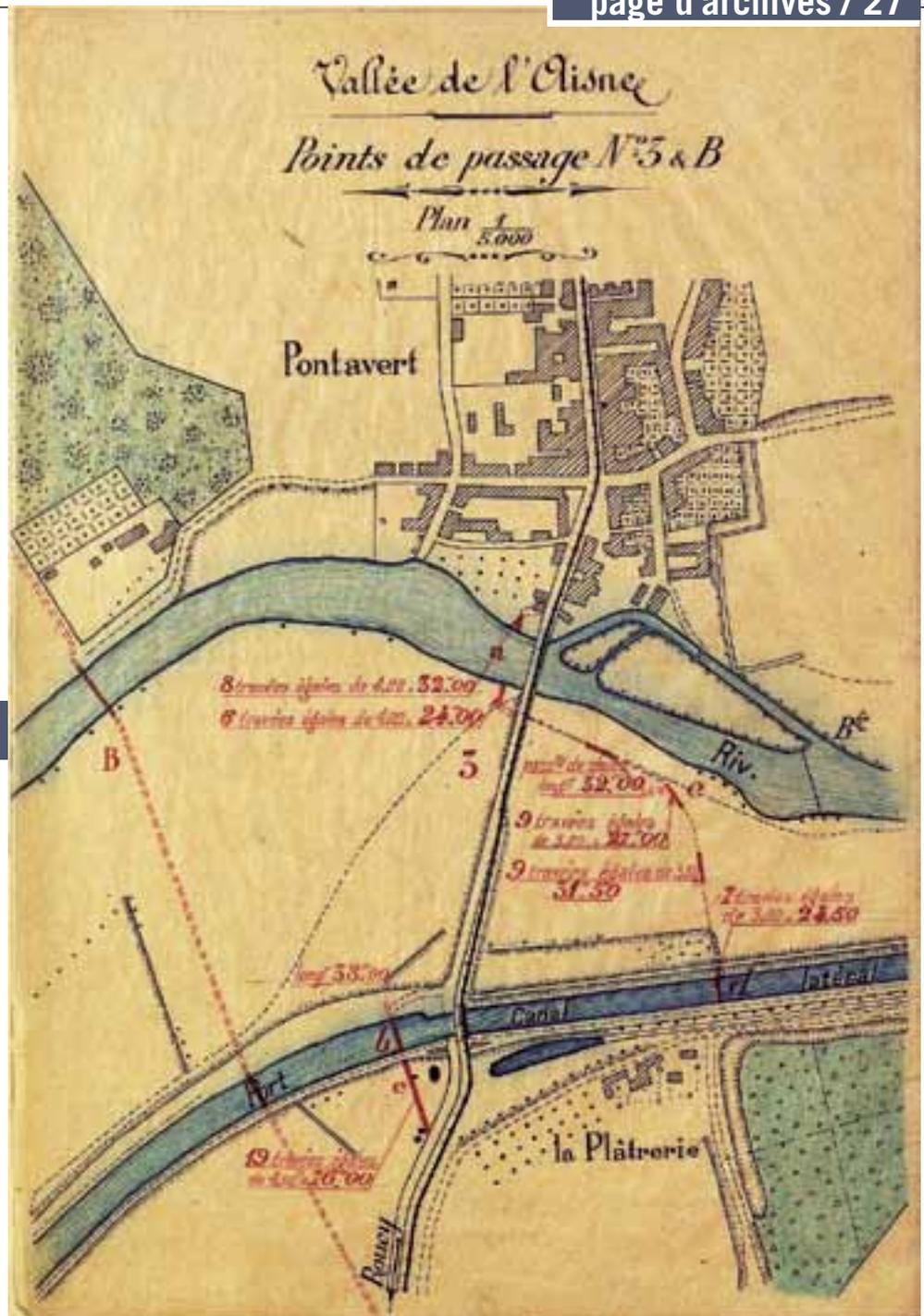
1 - Elles ne permettent que le passage de l'infanterie, voire des chevaux tenus par la bride.

2 - Ils permettent le passage de l'artillerie, des charrois de ravitaillement et de la cavalerie.

3 - Des tonneaux peuvent également être utilisés.

Photographie française légendée  
 « Pont de tonneaux sur l'Aisne pour l'assaut du Mont-Sapin, 16 avril 1917. En face, le plateau de Soupir, pris le 17 avril 1917 ». [FRAD002, 2 Fi non coté]  
 Archives départementales de l'Aisne.

Vallée de l'Aisne, Pontavert, janvier 1915. Croquis extrait du journal des marches et opérations de la compagnie des pontonniers 24/2 (7<sup>e</sup> Génie), 16 janvier-7 mai 1915, p. 10. [FRSHD 26 N 1295/13]  
 SGA/DMPA/Mémoire des hommes



bateaux. Le tout est consommateur de matériel (d'où des problèmes d'approvisionnement sur des routes déjà encombrées) ; les délais de réalisation sont forcément plus longs. D'autres types de ponts de circonstance peuvent être installés, les ponts sur chevalets ou sur pilots, mais ils requièrent plus de temps, parfois plusieurs semaines.

Arme savante, le Génie est affecté aux opérations techniques. Durant la Première Guerre mondiale, ses effectifs augmentent : aux traditionnels sapeurs et mineurs, auxquels ont été intégrés les pontonniers<sup>4</sup>, sont adjoints des bataillons et compagnies spécialisés, électromécaniciens, service des eaux, bataillons de lance-flamme, etc. Cette polyvalence permet à la fois de détruire les ouvrages d'art pour éviter qu'ils ne tombent dans les mains de l'ennemi, mais aussi de les reconstruire, de rétablir les voies de communication, de déblayer les réseaux de fils de fer, etc. Le franchissement des rivières, opération tactique indispensable pour les armées, est souvent réalisé sous le feu de l'ennemi. Il importe donc d'être rapide. La discrétion, quand elle est possible, est un atout stratégique majeur ; le développement du camouflage en est un des éléments. Une section de camouflage est officiellement créée le 4 août 1915. Hommes et installations sont protégés, étant dissimulés à la vue de l'ennemi grâce notamment à

l'usage d'éléments naturels (par exemple des branchages). Parallèlement, la ruse consiste à attirer le feu de l'ennemi sur de fausses passerelles servant de leurres<sup>5</sup>.

### Les méthodes ont relativement peu changé depuis celles décrites dans l'Encyclopédie

Parmi les troupes stationnées au Chemin des Dames lors de l'offensive du 16 avril, on peut citer notamment la compagnie des pontonniers 24/2 du 7<sup>e</sup> Génie. Au début de l'année 1917, cette compagnie est postée dans le secteur de **Concevreux-Pontavert-Berry-au-Bac**. Durant les jours précédant l'offensive, elle installe des ponts sur l'Aisne ce qui rend possible acheminement de matériel, circulation des officiers et évacuation des blessés. Elle est également chargée du maintien des liaisons entre ponts et réseau routier. Le 14 avril, elle reçoit l'ordre d'édifier dans la nuit du 15 au 16 avril quatre ponts destinés à l'établissement de passages sur l'Aisne et le canal latéral. Ces constructions doivent permettre le déplacement de l'artillerie et de la cavalerie.

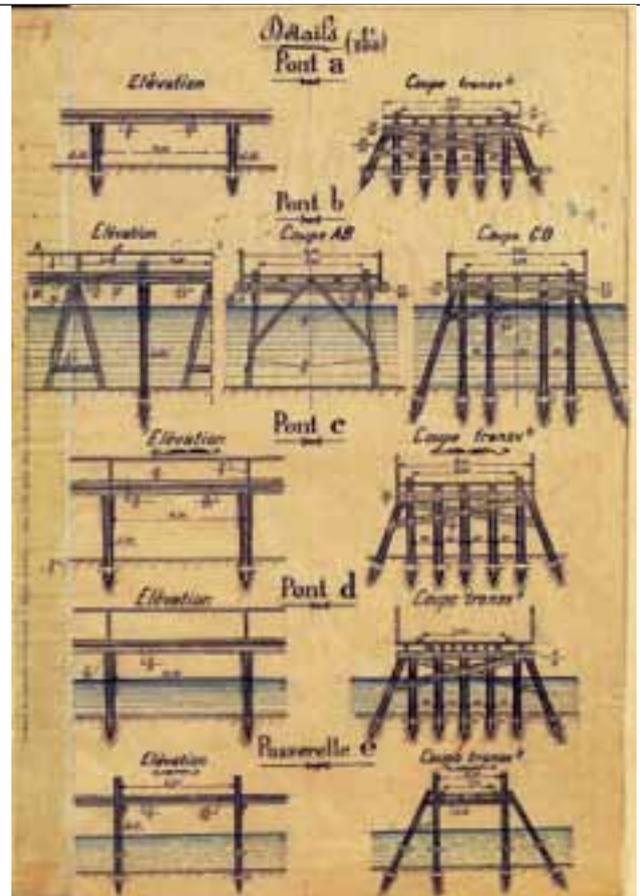
4 - En 1894. Auparavant les pontonniers dépendaient de l'artillerie.

5 - Le développement de l'aviation rend cet art du camouflage particulièrement difficile.

« A 20 h 30, sous une pluie battante, sous l'obscurité complète et un véritable déluge de projectiles ennemis, rendant le travail très pénible, les 4 ponts sont lancés simultanément. Le tir de l'artillerie ennemie semble avoir pour objectif les batteries situées le long de la berge sud du canal. [...] A minuit un grand nombre de bateaux sont coulés et percés d'éclats<sup>6</sup> ». Ces bateaux sont aussitôt remplacés ou réparés permettant le passage de l'infanterie d'attaque dès une heure du matin. Le 18 avril, l'officier relate que, malgré les tirs ennemis qui continuent, les ponts tiennent grâce aux soudures à l'étain effectuées régulièrement par les soldats. Le renforcement de ces ponts est également planifié en prévision des crues de l'Aisne qui ne facilitent pas les travaux du Génie.

L'état-major du Génie du 5<sup>e</sup> corps d'armée est, quant à lui, posté non loin de là dans le secteur de **Roucy-Bouffignereux** et a également fait établir plusieurs ouvrages enjambant à la fois l'Aisne et le canal. Dix-sept bateaux supplémentaires sont mis en place entre le 11 et le 15 avril. Après l'offensive du 16 avril, les soldats sont chargés essentiellement de l'entretien des routes stratégiques alentours pour permettre la progression de l'infanterie. Ils exploitent également une scierie située à proximité de leur position, des puits et forages sont effectués par le service des eaux et un abattoir est construit de toute pièce afin de permettre le ravitaillement des troupes. Toutes les compétences des soldats du Génie sont ainsi mises à contribution dans ce secteur.

Valentine LEIGNEL et Aude RCELLY



Vallée de l'Aisne, Pontavert, janvier 1915. Croquis extrait du journal des marches et opérations de la compagnie des pontonniers 24/2 (7<sup>e</sup> Génie), 16 janvier-7 mai 1915, p. 10. [FRSHD 26 N 1295/13] SGA/DMPA/Mémoire des hommes.

6 - Journal des marches et opérations de la compagnie des pontonniers 24/2, 7<sup>e</sup> génie. (FRSHD, cote 26 N 1295/19)  
[http://www.memoiredeshommes.sga.defense.gouv.fr/jmo/img-viewer/26\\_N\\_1295\\_019/viewer.html](http://www.memoiredeshommes.sga.defense.gouv.fr/jmo/img-viewer/26_N_1295_019/viewer.html)



Photo-carte allemande, non datée. Pont de bateaux sur l'Aisne à Vénizel. [FRAD002, 2 Fi non coté] Archives départementales de l'Aisne.

# Quelques messages du passé aux nouvelles générations



Cimetière militaire britannique de Vendresse-Beaulne octobre 2011. Damien Becquart/Département de l'Aisne.

Dans les nécropoles britanniques certaines épitaphes sont personnalisées. Ces inscriptions funéraires sont aujourd'hui encore un sujet de réflexion pour collégiens et étudiants. quelques exemples au Chemin des Dames.

Le lundi 21 mai 1917, à Londres, une charte royale annonce la création de l'Imperial War Graves Commission. La Commission des tombes de guerre de l'Empire britannique reçoit la mission de préserver, d'inventorier et d'identifier les tombes de toutes les personnes ayant perdu la vie au service de l'Empire. Elle doit également établir des cimetières et ériger des mémoriaux pour les disparus, en garder les archives et les registres pour les publier.

Dans les années qui suivent la fin de la Première Guerre mondiale, des nécropoles militaires sont construites et les croix de bois originelles sont peu à peu remplacées par des stèles en pierre de taille. Au cours de cette

même période, chaque famille britannique ayant perdu un parent reçoit un formulaire dans lequel il lui est demandé de spécifier l'emblème de religion qu'elle désire voir graver sur la sépulture de son proche et le texte d'une éventuelle épitaphe.

De nombreuses familles sont alors confrontées au problème de la rédaction de ces inscriptions funéraires. Il ne leur est alloué que soixante six intervalles lettrés et elles doivent acquitter une somme de trois pences et demi par lettre. La plupart des familles

acceptent de payer ce prix bien que beaucoup d'autres parents estiment que par le sang versé ils ont déjà payé le prix fort. Le gouvernement de Nouvelle-Zélande décide qu'aucune épitaphe ne pourra exprimer précisément les sentiments de fierté et de chagrin de cette Nation. Résumer en quelques mots le ressenti consécutif à la perte d'une personne aimée se révèle être un exercice bien difficile et l'Imperial War Graves Commission suggère aux familles des "épitaphes standardisées" comme : « *Ainsi soit-il* », « *Pour Dieu, le Roi et la Patrie,* » ■ ■ ■



Cimetière militaire britannique, Vendresse-Beaulne octobre 2011. DB/Département de l'Aisne.

■ ■ ■ *Le Seigneur a donné, le Seigneur a repris* », « *Repose en Paix* ». Beaucoup de celles-ci ont été proposées aux proches du défunt par l'entremise d'une brochure rédigée par un des membres éminent de la Commission : l'écrivain et romancier anglais Rudyard Kipling dont le fils de 18 ans, John, avait été porté disparu le 25 septembre 1915 durant la bataille de Loos. Mais de nombreuses familles choisissent de créer des épitaphes plus personnalisées. Celles-ci reflètent la douleur, la résignation, la fierté, le désespoir. D'autres interrogent sur le sens de la Mort et parfois même expriment la colère des proches. Aujourd'hui dans les différents cimetières britanniques du Chemin des Dames, le visiteur peut lire quelques-uns des messages suivants :

« *Frère jumeaux du Capitaine Francis Grenfell VC, Tué à Hooge 1915. Loyal Devoir* ».  
 « *A la mémoire la plus affectueuse de mon fils bien aimé. Mère* ».  
 « *Une heure glorieuse d'une vie glorieuse vaut un Siècle sans nom* ».  
 « *Tristement regretté par son épouse et ses cinq enfants* ».

Beaucoup de ceux qui ont rédigé ces inscriptions avaient conscience qu'ils ne pourraient visiter les champs de bataille, mais ils savaient que quelqu'un, un jour, les lirait. Près de 100 ans après, ces mots gravés dans la pierre sont un sujet d'étude et de

réflexion pour des collégiens et des étudiants britanniques, australiens et canadiens. Ces épitaphes sont interprétées comme de véritables messages du passé adressés aux nouvelles générations. Au Chemin des Dames, une des plus étonnantes est peut-être celle gravée sur la stèle du Lord Anglais, Heanage Guernsey, capitaine et commandant d'une compagnie du 1<sup>st</sup> Battalion Irish Guards, tué le 14 septembre 1914 dans le secteur du village de Soupir :

« *Nous savons qu'il est parti, comme son âme souhaitait partir. Nous savons qu'il est mort comme il a voulu mourir sur le sol de la France et face à l'ennemi. La Gloire nous montre où mais Dieu chuchote pourquoi ?* »

Yves FOHLEN

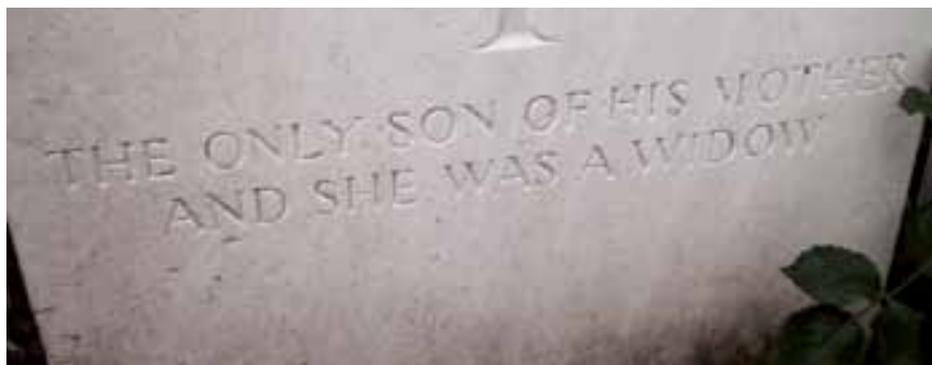
**Bibliographie :**

Laffin John, *We Will Remember Them, AIF Epitaphs of World War I*, Kangaroo Press, Kenthurst, Australia, 1995.

*Soldat Halford, Soupir churchyard British cemetery. Yves Fohlen/Département de l'Aisne.*



*Cimetière militaire britannique, Vendresse-Beaulne octobre 2011.*



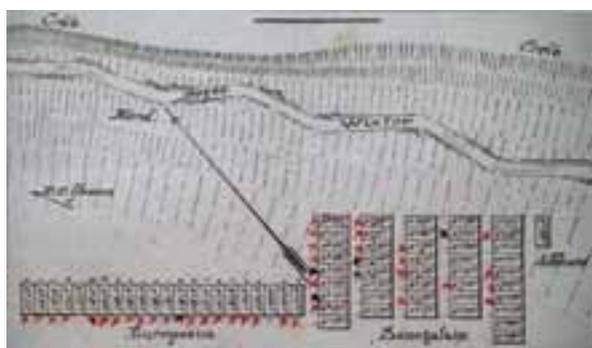
*J. Killeen, cimetière communal de Soupir Yves Fohlen/Département de l'Aisne.*

**FLUCHER Guy,**  
***Le Chemin des Dames, Du champ d'honneur... au champ des morts 14-18***  
 Louviers, Ysec Editions, 2011, 128 p.

L'archéologue Guy Flucher publie ses travaux sur les pratiques funéraires de la Grande Guerre. La Première Guerre mondiale est le premier conflit où sont développés, à une échelle très importante, les cimetières militaires. L'auteur se demande : « Sont-ils à l'image de ceux de la société civile ? Y perçoit-on une organisation réfléchie, un reflet de la diversité sociale, ethnique, religieuse de la communauté combattante ? » Et de rappeler aussi que les cimetières militaires que nous voyons aujourd'hui sont des créations d'après-guerre qui ne témoignent pas des réalités complexes des espaces funéraires du temps de la guerre. Espaces que l'archéologue peut approcher, lors de fouilles de sépultures.

L'étude des modes d'inhumation, à condition de prendre en compte les éléments de contexte (offensive de grande ampleur très pourvoyeuse de corps, proximité ou non du front, situation ou non d'urgence sanitaire) permet une approche sociologique et culturelle du monde des combattants selon le postulat que les modes d'inhumation et l'organisation spatiale des cimetières sont des reflets sociologiques du monde des vivants. Au-delà des strictes bornes chronologiques du conflit, Guy Flucher brosse le tableau de la difficile gestion des morts de la Grande Guerre et rappelle que ceux-ci ont été, dans leur grande majorité, inhumés

2 à 3 fois. La pratique de la concession individuelle et perpétuelle pour le soldat mort pour la France est rendue obligatoire par la loi du 29 décembre 1915, « révolution dans l'histoire des tués de la guerre » (p. 121). Auparavant, l'inhumation en fosse commune est encore préconisée malgré l'évolution des mentalités. Néanmoins, Guy Flucher résume ainsi les faits : « un soldat de la Grande Guerre avait toutes les chances de



bénéficier d'une inhumation en sépulture individuelle s'il était gradé, décédé après 1915 dans la zone de l'arrière-front en période calme (où la mortalité était faible) et s'il était enterré par des camarades. » (p.63)

Découpée en chapitres très clairs (éléments généraux, approche par types de sépultures, par périodes), cette étude permet de mieux comprendre les enjeux de la mort de masse de 1914-1918 à travers l'exemple des 19 cimetières du Chemin des Dames qui regroupent un peu plus de 120 000 morts dont 44 000 Français et 63 000 Allemands.

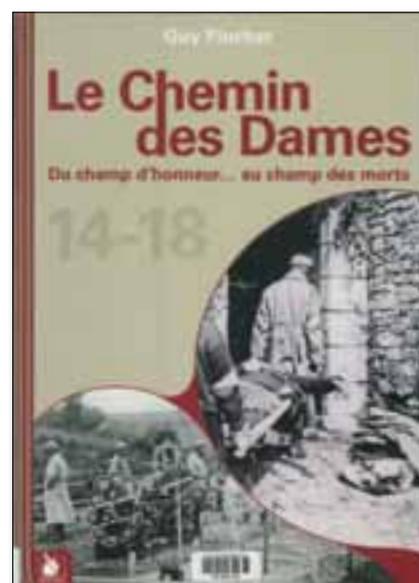
Le cas allemand, spécifique, est très détaillé et l'auteur tente de comprendre la raison de l'aménagement par les troupes allemandes de véritables cimetières paysagers, donnant une large place à la nature, aux porches monumentaux et au recours au relief et aux courbes.

La référence au Moyen Age, pourtant très prégnante dans les cimetières allemands avec « la Tour des Morts » n'est pas évoquée. Si l'évolution des pratiques funéraires des XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles est visible dans le traitement des morts de la Grande Guerre (souci de l'identification, recherche de la tombe individuelle), la symbolique médiévale joue aussi certainement un grand rôle dans les représentations qui s'imposent face à une telle mort de masse.

**BOYDEN Joseph, *Le Chemin des âmes*, Paris, Editions Albin Michel, 2004, rééd. Livre de Poche, 2009, 471 p.**

L'auteur le souligne en postface : « je voudrais saluer la mémoire des soldats amérindiens qui ont combattu pendant la Grande Guerre comme dans tous les conflits pour lesquels, en si grand nombre, ils se sont portés volontaires. » Ce roman, édité en Poche, suit ainsi deux amis, Xavier et Elijah, qui se sont engagés dans l'armée canadienne.

Xavier, qui rentre au pays, raconte comment Elijah s'est fondu dans la masse des soldats pour devenir quelqu'un, et comment lui-même a traversé la guerre sans jamais parvenir à s'habituer à tuer. Le récit est étonnant de précision sur les conditions du combat, les détails de la vie des soldats au front et à l'arrière, les souffrances des combattants. Une autre façon d'aborder la Grande Guerre.



### La revue du Chemin des Dames

est éditée  
 par le Conseil général de l'Aisne  
 n° 23 / automne 2011

Directeurs de la publication :  
 Yves Daudigny, Philippe Mignot.  
 Rédacteur en chef : Damien Becquart.  
 Comité de rédaction :  
 Damien Becquart, Anne Bellouin,  
 Caroline Choain, Yves Fohlen,  
 Valentine Leignel, Aude Rœlly.

Contributions particulières :  
 Catherine Goldstein (Institut  
 de Mathématiques de Jussieu),  
 Guy Marival, Dr Hermann Plote,  
 François-Xavier Dessirier.

Assistante : Karine de Backer.  
 Mise en page : Damien Becquart  
 avec le concours de Christian Jomard.

Remerciements : Bernard Labarbe,  
 Archives de l'Académie des sciences,  
 Bibliothèque nationale de France,  
 Sophie Levert et Adeline Cheutin  
 du service de documentation  
 du Conseil général de l'Aisne.

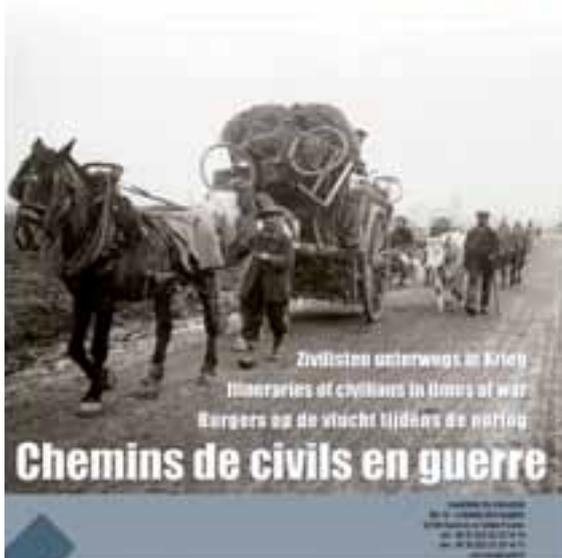
**Abonnement** : gratuit sur demande  
 auprès de la mission Chemin des  
 Dames/Familistère de Guise  
*missionchemindesdames@cgo2.fr*  
 03 23 24 88 39

Imprimerie Suin / Tirage 8 000 ex.

**Prochaine parution mars 2012**



## Caverne du Dragon/ Musée du Chemin des Dames



**Visite de la Caverne du Dragon**, en visite guidée exclusivement (environ 1 h 30).  
Jusqu'au 18 décembre, ouverture de 10 heures à 18 heures. Ouvert les jours fériés.  
Rens : Caverne du Dragon, Musée du Chemin des Dames - RD18  
02160 Oulches la Vallée Foulon - Tél : 03 23 25 14 18. [www.caverne-du-dragon.fr](http://www.caverne-du-dragon.fr)

**Exposition : « Chemins de civils en guerre »**, en accès libre, jusqu'au 25 mars 2012.

**Calendrier des visites guidées sur le Chemin des Dames** au départ de la Caverne du Dragon :

- **Cerny en Laonnois, histoire d'un village**, 11 novembre matin.

- **Une chapelle au Chemin des Dames, la chapelle Sainte-Berthe**, 11 novembre après-midi.

**Visites du fort de la Malmaison**, le 27 novembre à 10 h 30 et 14 h 30, départ de la Caverne du Dragon.

## Abbaye de Vauclair

Manifestations et animations proposées par **l'Association des Amis de Vauclair** :

### Décembre

- **Vauclair fête Noël** : exposition de crèches du monde.

### Mars-avril

- **Reliures d'art** les 3 et 4 mars.

- Exposition de **photographies de la Basilique Saint-Rémi** les 10 et 11, 17 et 18 mars.

- Exposition sur **les deux filles de Vauclair** : l'abbaye du Reclus et l'abbaye de Charmoye.

- **Galerie Cultiv'art** les 31 mars et 1<sup>er</sup> avril, 7 et 8, 14 et 15 avril.

Exposition permanente :  
« **Ces vies à Vauclair** », le week-end de 14 heures à 18 h 30.

Visites guidées sur rendez-vous au 03 23 22 43 02.

## Fort de Condé

Fermeture le 15 novembre, réouverture le 15 avril 2012.  
Rens. 03 23 54 40 00.

## Coin photo



Automne, plaine de Pontavert. Photographie François-Xavier Dessirier.